

***L'Atheismus triumphatus* de Tommaso Campanella:  
un équilibre difficile entre religion, nature et politique\***

Germana Ernst

Università di Roma Tre

*Je sais que bien des gens me gloseront, me blâmeront,  
traquant la moindre expression et le moindre accent,  
et que, sans l'esprit de Dieu, ils me jugeront à leur  
façon<sup>1</sup>.*

(Lettre à Paul V, sept. 1606)

*1. Un livre contre les politiques et les disciples de Machiavel*

Le 9 avril 1615 le Nonce de Naples écrit au cardinal Scipion Borghèse qu'il a saisi dans la cellule de Campanella – emprisonné sous les inculpations d'hérésie et de rébellion à la suite de sa tentative d'insurrection en Calabre en 1599 – un manuscrit intitulé *L'Ateismo trionfato, overo Riconoscimento filosofico della religione* (*L'Athéisme vaincu, ou Reconnaissance philosophique de la religion*). Le texte, écrit en italien de la main de Campanella, était, selon le Nonce, «plein de ses anciennes erreurs et athéismes, bien que masqués sous l'apparence de la piété et de la religion», et il se dépêcha de l'envoyer à Rome<sup>2</sup>. Il y a quelques années j'ai eu l'extraordinaire chance, tout à fait inespérée (une des plus grandes émotions de ma vie!), de retrouver à la Bibliothèque Vaticane cette première version autographe en italien, qu'on croyait perdue, d'une œuvre qui était jusqu'à nos jours connue seulement dans ces anciennes traductions latines (Rome, 1631; Paris, 1636). Une découverte d'autant plus exceptionnelle qu'elle est la première étape d'une œuvre qui, considérée par son auteur comme un passage crucial de son itinéraire philosophique, dut affronter un parcours extrêmement tourmenté.

---

\* Je remercie Christophe Poncet pour son aide dans la traduction de ces pages.

<sup>1</sup> «So che molti me glosaranno, mi biasmaranno, andando a caccia di dizioni e accenti, senza spirito di Dio, giudicando me a lor modo», in T. Campanella, *Lettere*, éd. G. Ernst, su materiali preparatori inediti di Luigi Firpo, con la collaborazione di L. Salvetti Firpo e M. Salvetti, Firenze, Olschki, 2010, p. 71.

<sup>2</sup> Sommario presentato al cardinale Francesco Barberini (febbraio 1628) in T. Campanella, *L'Ateismo trionfato, overo Riconoscimento filosofico della religione universale contra l'anticristianesimo macchiavellesco*, 2 vol. (vol. I: éd. du texte; vol. II: repr. anast. du ms. Barb. lat. 4458), éd. G. Ernst, Pisa, Edizioni della Normale, 2004, p. 236: «è pieno delli suoi antichi errori et atheismi, se ben mascherati con titolo di pietà e religione».

En 1606, dans des lettres au pape et aux cardinaux, le prisonnier clame son innocence, en rappelant que de nombreux philosophes ont été accusés d'hérésie et de rébellion, parce que «les sages qui sont nés pour éclairer les gens à bien vivre» ont toujours attiré la haine de ceux qui gouvernent mal. Afin de démontrer ses talents et de remédier au mal qu'il a pu faire, il s'engage à écrire des livres utiles à la chrétienté, parmi lesquels «un ouvrage contre les politiques et les disciples de Machiavel, qui sont le fléau de ce siècle [...] parce qu'ils fondent la raison d'État sur l'amour propre»<sup>3</sup>.

Le motif inspirateur de l'*Athéisme vaincu* est donc la critique d'une conception 'politique' de la religion, selon laquelle celle-ci n'est qu'une ruse et une invention au service de la raison d'État, une fiction utile (un *figmentum*) imaginée par les princes et les prêtres afin d'établir et de maintenir leur pouvoir. À cette doctrine des politiques Campanella oppose sa propre position, qui constitue le cœur de son œuvre: la religion est une vertu naturelle (*virtus naturalis*), innée dans l'homme; et pour prouver ce principe il entreprend une vaste enquête, qui passe en revue et évalue la totalité des croyances religieuses et des théories philosophiques existantes. L'étape suivante de la recherche consistera à vérifier le rapport entre religion naturelle et christianisme, afin de montrer qu'entre la loi chrétienne et la loi de la nature – manifestation du Verbe, qui est la Raison première et suprême – il n'y a pas d'opposition, mais, au contraire, un profond accord originel, car le Christ, qui est cette même Raison incarnée, n'a pas aboli la loi naturelle, mais lui a ajouté les sacrements, qui la complètent et la perfectionnent.

## 2. «Obscur est le siècle»

En 1607 l'œuvre est achevée et, le premier juin, elle est dédiée à Kaspar Schoppe, le savant allemand qui avait rejoint Naples au printemps pour entrer en contact avec le prisonnier et qui lui avait suggéré de remplacer le titre originel de *Reconnaissance de la religion universelle* – qui soulignait davantage la démarche que le résultat de la recherche – par le titre plus péremptoire d'*Athéisme vaincu*<sup>4</sup>.

Dans l'épître dédicatoire s'entrelacent trois motifs: l'émouvante évocation des terribles événements qui avaient marqué l'existence de l'auteur (les procès de

---

<sup>3</sup> Lettre au cardinal Odoardo Farnese, 30 août 1606, in T. Campanella, *Lettere*, pp. 48, 50: «questa è querela antica contra li sapienti nati ad illuminar la gente al miglior vivere, e però odiati da chi governa male»; «Un volume contra politici e macchiavellisti, chi son la peste di questo secolo [...], fondando la ragion di Stato su l'amor parziale»; voir aussi pp. 56, 58.

<sup>4</sup> Lettre «au Pape, à l'Empereur, au Roi», mars 1609, *ibid.*, p. 171: «[19]. Un libro detto *Recognoscimento filosofico della vera universale religione contro l'anticristianesimo macchiavellesco*, al qual libro Gaspar Scioppio, che lo tiene, pose titolo *l'Ateismo trionfato*».

jeunesse, celui de Naples consécutif à la conjuration, les tortures endurées); un jugement très sévère sur l'expansion de la raison d'État et de ses effets néfastes; le projet passionné d'allumer une lumière dans ce siècle ténébreux. L'image centrale qui parcourt ces pages est celle de l'opposition entre lumière et ténèbres. Puisque le monde est envahi par les ténèbres (*obscuratum est seculum*), il n'est plus possible de voir le ciel, ni le soleil, ni les étoiles cachées par la brume, ni la lune ensanglantée. Campanella confie son œuvre à Schoppe comme un flambeau, afin qu'il le renferme dans le cœur des hommes, pour les régénérer dans une vie nouvelle: «peut-être qu'ils s'éveilleront de l'état de broussailles à la vie animale, puis de bêtes se transformeront-ils en hommes»<sup>5</sup>.

Dans une époque obscure «chaque secte se vante de posséder ses propres miracles, ses prophéties, ses témoignages, ses martyrs et des preuves qui démontrent sa légitimité aux yeux de Dieu et, étant dans l'obscurité, nous paraissent tous d'une même couleur, les philosophes et les sophistes, les saints et les hypocrites, les princes et les tyrans, la religion et la superstition»<sup>6</sup>. La cause de cette situation est la doctrine de la raison d'État, selon laquelle le pouvoir est le bien suprême et la religion n'est qu'un art de dominer (*ars dominandi*). Mais, pour Campanella, le 'machiaveliste', refusant la naturalité de la religion, n'adopte pas le point de vue de la sagesse, mais celui de la ruse, fondée sur l'amour propre. Il a une vision limitée de la réalité, parce qu'il isole le pouvoir du contexte complexe de la réalité. Selon la doctrine métaphysique de Campanella, chaque entité participe, à des degrés différents, des trois principes premiers, qu'il appelle primautés ('*primalità*'): la Puissance, la Sagesse et l'Amour. En estimant la partie plus que le tout, et lui-même plus que l'espèce humaine, le monde et Dieu, le politique renferme l'homme à l'intérieur d'un horizon limité: selon une des grandes métaphores campanelliennes, l'homme, privé de son élan envers le divin, devient semblable au ver qui, plongé dans le fromage dans lequel il est né, ignore l'existence d'une réalité plus vaste au-delà du cercle étroit de son propre monde<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Campanella, *L'Ateismo trionfato*, I, p. 5: «forsi di sterpi diventeranno animali, e di bestie huomini».

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 5: «Ogni setta si vanta haver miracoli, profetie, testimonianze, martirio et argomenti per mostrar, che è da Dio autorizzata: e stiamo allo scuro, e tutti paremo d'un colore, filosofi e sofisti, santi et hipocriti, principi e tiranni, religione e superstitione».

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 3; sur l'image du ver dans le fromage, cf. G. Ernst, «Immagini e figure del pensiero filosofico di Campanella», *Bruniana & Campanelliana*, XVIII, 2012, pp. 71-85, ici pp. 80-82.

### 3. *Christianisme et religion naturelle*

A partir du début de l'*Athéisme*, deux typologies de personnages dominent la scène et s'affrontent en véritables antagonistes : les politiques et les philosophes. Les premiers nient l'existence de Dieu et de sa providence et pensent que toute religion est un «art de vivre inventé par des hommes rusés»; pour eux, le péché n'existe pas, mais est établi par la loi «pour préserver la société et pour faire obéir le vulgaire»; les miracles sont le fruit «des illusions des ignorants» ou de «l'astuce des roués». Ces doctrines, fondées sur l'amour propre, sont très difficiles à éradiquer, car ceux qui les défendent refusent toute discussion, se réfugiant dans l'arrogante certitude de détenir la vérité<sup>8</sup>.

À leur opposé, les philosophes croient en l'existence d'une loi unique, vraie et certaine, naturelle et commune à tous les hommes. Ils vivent de façon honnête, ne font de mal à personne, agissent pour le bénéfice du genre humain; dédaignant les honneurs et les richesses, «ils vivent en se contentant de peu, trouvent leur plaisir dans la contemplation, et jugent leur condition plus enviable que celle des rois et des papes»<sup>9</sup>. Mais, selon Campanella, les philosophes véritables sont très rares : vingt-quatre dans l'histoire entière de la pensée, dont cinq seulement pour l'époque moderne; comme exemples il donne les noms de Socrate pour l'antiquité et de Bernardino Telesio pour la modernité.

Le deuxième chapitre, l'un des plus discutés de l'œuvre, nous plonge au cœur du problème. Il passe en revue les différentes philosophies, sciences, religions, toutes également persuadées de détenir la vérité, et présente une liste détaillée des arguments contre la religion en général, et contre le christianisme en particulier, avancés par les ennemis de la foi. Toutes ces objections sont exposées de façon si crue et se succèdent sous forme de questions si pressantes que le chapitre suscite perplexité et inquiétude, aussi bien chez les catholiques que chez les protestants. Les questions concernent des points très délicats, tels le sacrement de l'eucharistie, la virginité de Marie, la Trinité, l'Incarnation, mais surtout le petit nombre de ceux qui acquerront le salut, un fait qui suscite l'inquiétant soupçon que le diable est plus puissant que Dieu, qui paraît «faible, ou inerte, ou paresseux, ou cruel». Parmi les questions les plus urgentes il y a celle liée à la découverte du Nouveau Monde, avec ses peuples innombrables qui ignorent le message chrétien, et toujours très difficiles sont les questions concernant des maux tels que les guerres, les famines, les épidémies, qui semblent en contraste avec la bonté de Dieu : «Si Dieu est bon, d'où viennent tous les maux? Pourquoi le mal dépasse-t-il le bien?». De plus, on constate que la plupart des hommes

---

<sup>8</sup> Campanella, *L'Ateismo trionfato*, I, pp. 16-18.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 18 : «vivono contenti del poco, e godeno de la contemplatione, e si stimano più che Re e Papa».

d'église embrassent des valeurs mondaines: leurs tromperies, leur hypocrisie, leur orgueil et leurs menaces suscitent en Campanella une angoisse profonde, qu'il exprime dans un passage qui sera en partie supprimé dans les éditions latines<sup>10</sup>.

Ayant identifié ses interlocuteurs et énuméré leurs objections (auxquelles répondront les chapitres placés à la fin du traité), Campanella s'emploie dans les autres chapitres à démontrer le caractère naturel de la religion, présente en chacun des visages de la nature, œuvre de l'art divin; mais, à l'intérieur de la structure traditionnelle de la *quaestio*, les contenus sont tout à fait nouveaux.

Pour combattre tout scepticisme, le chapitre 9 affirme que l'existence de nombreuses fausses religions n'est pas une raison suffisante pour conclure que toute religion se fonde sur l'erreur, de même que l'impéritie d'un grand nombre de médecins ne prouve pas l'incapacité de la médecine à soigner, et que les vins frelatés ne prouvent point l'inexistence des vins purs. S'il est vrai qu'il existe des différences entre les rites et les croyances surnaturelles des diverses religions positives, il est également vrai que l'homme est naturellement enclin à la justice et à la religion: la religion est donc *de iure naturae*, et elle constitue le fondement et le tissu conjonctif de toute communauté politique.

Dans les chapitres 10 et 11 Campanella énonce les critères permettant d'établir quelle est la religion la plus proche des valeurs rationnelles et naturelles. Il compare le christianisme aux autres religions, monothéistes et polythéistes, pour montrer que le christianisme n'est pas une secte parmi d'autres, mais que, en tant qu'explication du Verbe, il coïncide avec la religion naturelle à laquelle se sont rajoutés, pour la parfaire, des croyances surnaturelles, des dogmes et des formes cérémonielles, qui, à leur tour, ne sont pas étrangers à la raison et à la nature. Les autres religions, au contraire, présentent des aspects superstitieux, violents et irrationnels. Grâce à la simplicité et à l'universalité de son message moral et grâce à son appareil cérémoniel et sacramentel, le christianisme se révèle donc être la religion la plus conforme à la nature, et, par voie de conséquence, la plus propre à être universalisée et à rassembler le genre humain, en établissant cet 'âge d'or' toujours souhaité par les poètes, les philosophes et les prophètes.

Être persuadé de l'excellence de la religion chrétienne ne doit pourtant pas servir à exclure les autres croyances, ou à construire des murailles autour de la citadelle de la vérité. Toute foi conforme à la raison contient une part de vérité. De là, l'intérêt pour toute forme de religiosité, quel que soit le lieu où elle se manifeste. Campanella fait davantage preuve de curiosité que d'indignation lorsqu'il souligne l'analogie entre les sacrements chrétiens et les grossières céré-

---

<sup>10</sup> Voir l'Annexe, n° 3.

monies des indigènes d'Amérique, qui possèdent des formes obscures de confession et d'eucharistie. Dans un autre passage, en rappelant comment les Anabaptistes réussirent sans armes à arrêter les soldats impériaux «emplis de honte et de stupeur», l'auteur ne cache pas une émotion sincère, soulignant la force irrésistible de la foi. S'il relève les ressemblances entre différents événements prodigieux, ce n'est pas pour les mettre en doute, ou pour les considérer comme des phénomènes naturels, comme le feront les libertins, mais pour attester que la présence divine se manifeste en tout temps et en tout lieu.

La seule véritable polémique que l'auteur s'autorise est de critiquer ceux qui, persuadés de détenir la vérité, en prennent prétexte pour se séparer de ceux qui, selon eux, vivent dans l'erreur; ceux qui se préoccupent davantage de dresser des barrières plutôt que d'essayer d'obtenir l'adhésion de tous les êtres humains à l'école unique de la Raison Première. Dans un beau passage du *Syntagma*, Campanella nous donne une clef de lecture convaincante de ses positions: faisant un sobre éloge de Justin, il déclare que ce père «enseigne excellemment [...] et démontre que la religion, que les autres pensent avoir été plantée uniquement dans leurs propres jardins, a été semée dans tout le genre humain»<sup>11</sup>.

#### 4. Critiques et censures

Au cours des trente ans environ qui s'écoulaient entre la date de composition de l'*Athéisme* (1607) et celle de son édition définitive à Paris (1636), l'œuvre dut affronter d'incommensurables difficultés et obstacles, à cause de la méfiance et des soupçons des autorités ecclésiastiques. Après l'échec des tentatives de publier l'œuvre en Allemagne, l'auteur pensera à une publication en Italie, et au printemps 1621 il l'enverra au Saint-Office afin d'obtenir les approbations nécessaires. En 1621, pour répondre aux objections de trois censeurs, il adresse au cardinal Bellarmin une *Apologie* dans laquelle il argumente sa doctrine de la religion comme une *virtus naturalis*, innée dans le cœur de tous les hommes, en rassemblant de très nombreux passages de saint Thomas et des Pères de l'Église, mais aussi d'auteurs de la tradition platonicienne, néoplatonicienne et hermétique<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> T. Campanella, *Sintagma dei miei libri e sul corretto metodo di apprendere/De libris propriis et recta ratione studendi syntagma*, éd. G. Ernst, Pisa-Roma, Fabrizio Serra, 2007, p. 110: «Iustinus optime docet [...] religionemque in totum genus humanum seminatam demonstrat, quam alii suis tantum viridariis implantatam putant».

<sup>12</sup> G. Ernst, «Il ritrovato *Apologeticum* di Campanella al Bellarmino in difesa della religione naturale», *Rivista di storia della filosofia*, 47, 1992, pp. 565-586, ici pp. 571-578.

Entre 1627 et 1628 une commission inquisitoriale examine 160 propositions extraites du livre<sup>13</sup>. La documentation des séances, qui nous est parvenue, témoigne d'une discussion très vive. Les propositions suscitèrent un malaise profond et indéfinissable parmi les commissaires. L'œuvre est considérée dangereuse et téméraire; nombre d'assertions sont jugées, sinon hérétiques, du moins impies, erronées, scandaleuses; les propositions philosophiques sont considérées comme absurdes, fausses, chimériques. Sans que l'on sache très bien si c'est par naïveté ou par malice, l'auteur se montre ambigu et fuyant – «Il fuit comme une anguille» –, et il est si suspect que «même les choses bonnes qu'il dit semblent mauvaises». D'un point de vue théologique, commence à circuler, avec une insistance croissante, l'accusation de pélagianisme. La discussion se durcit à propos des affirmations du chapitre 10, et les censeurs, d'une voix unanime, révèlent l'erreur fondamentale de l'ouvrage: l'auteur «confond nature et grâce», surévaluant trop la première et dépréciant trop la seconde, confinée dans un espace trop restreint: «il exalte trop la nature et il abaisse la grâce, en ramenant tout à la nature» («nimis exaltat naturam et deprimit gratiam, et omnia reducit ad naturam»); «multum perpetuo tribuit naturae, multum detrahit gratiae»<sup>14</sup>.

Au cours de l'été de 1628 on rend le livre à Campanella, en l'invitant à y apporter les corrections nécessaires – ou, si besoin, à le réécrire entièrement<sup>15</sup>. Campanella n'accepte pas cette invitation déprimante et, sans perdre courage, s'attelle à une patiente et minutieuse révision, qui nous offre un cas exemplaire de celles que Firpo appelait, selon une formule heureuse, «correzioni d'autore coatte» («corrections d'auteur forcées»)<sup>16</sup>. Pour répliquer aux accusations, Campanella a recours surtout à trois genres de stratégies, qui souvent s'entrelacent. On pourrait définir le premier moyen, le plus utilisé, d'augmentation', parce qu'il se réalise grâce à l'insertion de citations massives d'*auctoritates* tirées de la Bible, de Pères et de théologiens, et surtout de saint Thomas d'Aquin, dans le but de légitimer les principes les plus hardis du livre et d'éviter l'insidieuse accusation de *novator*. Les nombreuses références aux sources et la tendance naturelle de Campanella à ajouter sans cesse des matériaux nouveaux à ses livres font en sorte que les dimensions de l'*Atheismus* augmentent de façon considérable – le texte définitif de Paris représente à peu près le double de la première version

<sup>13</sup> Le texte examiné par les commissaires est une traduction latine du texte italien, dont la seule copie manuscrite est conservée à Jena, Universitätsbibl., Ms Bos. Fol. 4 (= J).

<sup>14</sup> G. Ernst, «Cristianesimo e religione naturale. Le censure all'*Atheismus triumphatus* di Tommaso Campanella», *Nouvelles de la République des Lettres*, 1989/1-2, pp. 137-200, ici pp. 176-178.

<sup>15</sup> [E. Carusi], «Nuovi documenti sui processi di Tommaso Campanella», *Giornale critico della filosofia italiana*, 8, 1927, pp. 321-359 (doc. 94, p. 358).

<sup>16</sup> L. Firpo, «Correzioni d'autore coatte», in *Studi e problemi di critica testuale*, Bologna, Commissione per i testi di lingua, 1961, pp. 143-157, ici pp. 148-150.

italienne. Surtout, par suite de ces additions, le style du livre se modifie et, de philosophique qu'il était à l'origine, devient théologique: «Il aurait fallu combattre seulement par des arguments rationnels, dit Campanella à la fin de la *Praefatio*, mais les zélés sacrés censeurs m'ont obligé à rassembler les autorités des Pères et à changer le style de philosophique en théologique»<sup>17</sup>. Le chapitre 7, l'un des plus tourmentés, sur la divinité et l'immortalité de l'âme, est beaucoup augmenté et les pages alertes du chapitre 9 sur la religion naturelle s'amplifient par l'ajout de la doctrine des quatre genres de religion – naturelle, animale, rationnelle et surnaturelle. Dans le chapitre 10 l'affirmation que tous les hommes qui vivent en conformité avec la raison sont *ut sic* chrétiens, non seulement est atténuée par un *quodammodo* et un *implicite*, mais elle est renforcée par d'amples citations tirées des deux *Apologies* de Justin. De nombreuses autorités sont invoquées sur des questions délicates concernant les sacrements, en particulier le salut des enfants morts avant de recevoir le baptême.

Le deuxième moyen, très fréquent et qui se combine souvent au précédent, est celui de l'atténuation. Les affirmations et les certitudes deviennent des doutes, des possibilités, des hypothèses: «perlustravi» devient «perlustrare conatus sum»; «defendere», «defendere profitentur»; «est», «videtur»; «ratio tutissima», «evidentis credibilitatis ratio». Les «miracula» des païens deviennent des «prodigia», «mirabilia» ou des «miranda quae populo discernere nescienti visa sunt miracula», tandis que la «magia divina» de l'Eucharistie est ennoblée comme «sapientia divina». Les passages concernant l'animation des astres et les correspondances entre les étoiles et les faits humains se font plus prudents, et des corrections minutieuses sont apportées au très beau chapitre 8, centré sur la narration d'une expérience extatique et d'un dialogue entre l'auteur et un ange, un Chérubin à propos duquel un censeur avait affirmé: «l'extase est une illusion du diable» («extasis illusio diabolica»), et un autre: «Ce Chérubin est le diable» («Cherubinus iste est diabolus»). La scène dans laquelle des prêtres sont comparés à d'habiles gitans, qui nous dérobent notre bourse tandis qu'ils nous invitent à regarder le ciel, perd de ses couleurs; le trop intime «mea formosa Catherinella», pour faire allusion à Catherine de Sienne, devient plus compassé, mais non moins affectueux – «sancta virguncula Catherina mea» – et, dans la conclusion assez piquante du chapitre 14 relative à l'inscription blasphématoire *Pro falsariis*, il laisse tomber le nom de la ville de Florence<sup>18</sup>.

La troisième solution, qui consiste à opérer des suppressions, est la moins pratiquée. Il est très rare que Campanella supprime quelque chose qui lui tient à

<sup>17</sup> *Atheismus triumphatus*, Parisiis, ap. Tussanum Dubray, 1636, *Praefatio*, p. n. n.: «Solis rationibus pugnandum erat. Sacri tamen censores zelotypi coegerunt me autoritates Patrum colligere, stylumque mutare ex philosophico in Theologicum».

<sup>18</sup> Voir Annexe, n° 4.



cœur. Il peut consentir en revanche à modifier des expressions trop physiques et/ou populaires, pour se conformer à des règles d'opportunité et de bon goût; c'est ainsi qu'il efface l'allusion au fait que les poux ne restent ni ne se reproduisent sur sa personne, ou l'affirmation que les anges, même s'ils ne sont pas perçus par nos sens trop grossiers, volent autour de nous aussi nombreux que des mouches. Mais il ne renonce jamais à des points qu'il estime fondamentaux. Les analogies hardies entre les miracles païens et chrétiens (Cinghi – à savoir le souverain Mongol Temugin, ou Gengis Khan – qui traverse la mer Caspienne comme Moïse la mer Rouge; le dard de Romulus prodigieusement fleuri comme la verge du prêtre Aaron), éliminées du deuxième chapitre, réapparaissent dans les chapitres 13 et 14<sup>19</sup>.

Une seule suppression est très forte. Dans le fameux deuxième chapitre, on rencontre un âpre réquisitoire contre l'hypocrisie et les tromperies des prêtres<sup>20</sup>. Après la comparaison avec les gitans, déjà mentionnée, l'auteur dit que ceux qui prêchent contre les biens du monde les désirent souvent avec avidité et, dans des situations difficiles, abandonnent leurs ouailles au lieu de les protéger et de les conduire; et malgré tout cela, ils veulent être considérés comme des saints; c'est pour cette raison qu'«en entrant dans un ordre religieux, nous sommes trompés et après nous devenons trompeurs, et nous y restons par habitude, car nous ignorons des choses meilleures, ou pour les avantages que nous avons»<sup>21</sup>.

A ce point, dans le texte italien et dans la première traduction latine, on lit un passage qui sera supprimé et remplacé par une référence anodine à la *Politique* d'Aristote. Il s'agit d'une virulente polémique contre la fausse religion de ces prêcheurs qui, gonflés d'orgueil et d'ignorance, mais pauvres en esprit de charité, au lieu de persuader les gens qui les écoutent, les trompent et les rejettent, et, sans attendre, font brûler comme hérétiques ceux qui ont des doutes. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que c'est quelques années auparavant, le 17 février 1600, que fut dressé, sur le Campo dei Fiori à Rome, l'un des plus célèbres bûchers, celui de Giordano Bruno.

C'est un passage qui, parcouru par un intense pathos autobiographique, dénonce de façon dramatique la crise d'une époque de répression, dominée par l'inversion des valeurs, dans laquelle la sainteté fausse des hypocrites a remplacé

---

<sup>19</sup> Voir Annexe, n° 2.

<sup>20</sup> Dans le texte imprimé Campanella attribue à la figure du politicien ou au diable les accusations contre le clergé: voir Annexe, n° 3 («dixit politicus», «Sic videntur politico», «Unde suspicionem inducere conatur diabolus...»), et l'image des ténèbres du siècle est justifiée par une référence à saint Augustin.

<sup>21</sup> Voir Annexe, n° 3.

celle des saints authentiques, qui dans ce siècle obscur sont persécutés et obligés à vivre cachés :

Et ce fait est d'autant plus vrai que si tu montres que tu doutes de quelque chose, tout de suite tu es brûlé comme hérétique; et il n'y a personne qui soit en mesure de démontrer ce qu'il dit, sinon par des mots froids, fades, ou menaçants, et brûlant seulement d'un esprit d'orgueil ou de sottise, et non de charité, de raison vive [...]. Et si ensuite il y a quelqu'un qui est un saint véritable parmi tant de faux saints, il est impossible de le distinguer, parce qu'il se cache lui-même, et comme nous sommes dans les ténèbres, nous semblons tous de la même couleur<sup>22</sup>.

L'auteur termine la révision de son texte à la fin de l'année. Mais l'itinéraire du livre sera semé d'autres obstacles.

### 5. *Éditions et séquestres. L'édition de Paris*

Le livre voit le jour à Rome à la fin de 1630, mais il est bientôt retiré de la circulation, à cause de quinze objections tardives d'un censeur inconnu<sup>23</sup>. Certaines objections ont un poids théologique mineur; d'autres, plus considérables, concernent encore une fois les rapports entre nature et grâce, et expriment de fortes perplexités à propos du salut non seulement des enfants morts avant d'avoir reçu le baptême, mais aussi des gens qui vivent de façon honnête selon les principes de la raison naturelle, sans connaître les dogmes de la révélation. D'autres objections encore concernent la franchise excessive avec laquelle Campanella rapporte les arguments des ennemis de la foi chrétienne à propos de questions très délicates, et notamment sur le dogme de l'Eucharistie. Mais, encore une fois, c'est surtout l'inventaire abrupt des différents arguments contre la religion et le christianisme, dans le deuxième chapitre, qui est en cause. La cinquième objection, reprenant une accusation déjà lancée par les censeurs et qui sera réitérée par les lecteurs suivants, relève qu'alors que les 'arguments' contre la religion chrétienne sont «extrêmement forts et très pressants» («fortissima et urgentissima»), les réponses sont «trop brèves, et inadéquates» («nimis breves et non adequatae»). Campanella répond que ce n'est pas sa faute si ces arguments sont forts et s'il est difficile de leur répliquer, et qu'en tout cas il se limite à les rapporter «sans ornement de rhétorique, ni avec la force de la logique, mais secs et courts»<sup>24</sup>. Malgré une défense acharnée, il se voit contraint d'adjoindre, à côté

---

<sup>22</sup> Voir Annexe, n° 3, en particulier les mots que je mets en italiques.

<sup>23</sup> L. Firpo, «Appunti campanelliani XXI. Le censure all'*Atheismus triumphatus*», *Giornale critico della filosofia italiana*, 30, 1951, pp. 509-524; la seule copie connue de l'édit. Rome 1630 (= R<sup>1</sup>) est conservée à Bologne, Bibl. de l'Archiginnasio (cote: 3. Z. II, 14).

<sup>24</sup> T. Campanella, *Risposte alle censure dell' «Ateismo triunfato» (1631)*, in Id., *Opuscoli inediti*, L. Firpo (éd.), Florence, Olschki, 1951, pp. 9-54, ici p. 32: «io li porto senza ornamento di retorica, né anco con forza logica, ma secchi e digiuni».

des objections, de «courtes réponses», qui annoncent déjà le contenu des arguments plus détaillés du corps de l'ouvrage, «pour que le lecteur ne vacille pas sous les coups, et qu'il ait à portée de main l'antidote adéquat», comme il le dit avec une amère ironie<sup>25</sup>.

Au printemps 1631, l'œuvre circule à nouveau, mais, encore une fois, la satisfaction sera de courte durée. En feuilletant le livre, le pape Urbain VIII tombe sur un passage où Campanella affirme que la position des étoiles est, elle aussi, favorable à la réforme de l'Église souhaitée par les saints et les prophètes. Le passage heurte la nouvelle sévérité anti-astrologique du pape Barberini, qui, exaspéré par les rumeurs sur son imminent décès, basées sur de prétendus aspects astraux néfastes, avait fulminé au mois d'avril contre les astrologues dans la très sévère Bulle *Inscrutabilis*<sup>26</sup>.

Pour ne pas donner l'impression qu'il s'entête, l'auteur se déclare prêt à supprimer le passage incriminé, mais lorsque Niccolò Riccardi, maître du Sacré Palais, demande de nouvelles modifications et d'autres suppressions, Campanella, exaspéré et bien conscient qu'il ne s'agit là que de prétextes, refuse de se plier à d'autres exigences, et son livre est mis sous séquestre. En France, où il arrive à la fin de 1634, Campanella ne cesse d'exprimer son amertume sur le fait qu'un texte fondamental pour lutter contre l'athéisme reste «cloué au pilori», et il prend enfin la décision de le réimprimer. L'*Atheismus* paraît à Paris, avec d'autres écrits, au début de l'année 1636, dans un volume dédié à Louis XIII – et le Nonce en France ne pourra qu'exprimer son regret à Rome «de n'avoir pas réussi à empêcher l'impression de l'ouvrage [...] intitulé *Atheismus triumphatus*»<sup>27</sup>.

## 6. Une œuvre déconcertante

Les critiques et les censures de l'*Atheismus* sont nombreuses et diversifiées, mais toutes semblent partir d'un même point: le rapport entre la religion et la nature. Dans l'appel à la nature, les théologiens catholiques retrouvent le spectre de Pélagé. Bien que Campanella se défende habilement de ces accusations, il est vrai qu'il a recours à la nature, manifestation du Verbe, pour élargir la voie du salut et répliquer à ceux qui affirment que le diable est plus puissant que Dieu, et

---

<sup>25</sup> *Atheismus triumphatus*, éd. Romae, ap. Haeredem Bartolomaei Zannetti, 1631, p. 6 (repr. an. Pisa-Roma, Fabrizio Serra, 2013, p. 14): «ne lector vacillet argumentorum ictibus, ac ut praesentaneum antidotum habeat».

<sup>26</sup> Pour l'affaire astrologique des années 1628-30 à Rome, voir T. Campanella, *Opuscoli astrologici. Come evitare il fato astrale, Apologetico, Disputa sulle Bolle*, éd. G. Ernst, Milan, Rizzoli, 2003; G. Ernst, *Tommaso Campanella. Le livre et le corps de la nature*, trad. fr. par R. Lenoir, Paris, Les Belles Lettres, 2007 (éd. or. Bari-Rome, Laterza, 2002, 2010<sup>2</sup>), pp. 298-305.

<sup>27</sup> Parisiis, éd. 1636; Carusi, «Nuovi documenti», cit., doc. 100, p. 359.

ses adeptes bien plus nombreux. Pour Campanella les sacrements n'ont pas pour fonction de restreindre la voie du salut, qui au contraire est ouverte aussi aux enfants morts sans avoir été baptisés et aux peuples qui n'ont pas reçu la vérité révélée. Sur ces points il est d'accord avec l'hérétique' Francesco Pucci, avec qui il avait eu l'occasion de parler dans la prison du Saint-Office de Rome, et qui affirmait que tous les hommes peuvent être sauvés «s'ils honorent et invoquent le Dieu du ciel et de la terre dont la lumière éclaire chacun»<sup>28</sup>.

L'appel à la nature, si critiqué par les théologiens, suscite au contraire une très vive sympathie chez les libertins français, tels Gabriel Naudé, «philosophe et ami», comme on l'apprend dans l'envoi autographe de l'exemplaire de la Mazarine<sup>29</sup>, et François La Mothe Le Vayer, qui se révèle un lecteur attentif et curieux. Par l'intermédiaire de Naudé, il demande des explications sur «Cinghi législateur», qui avait traversé avec son peuple la mer Caspienne à pied sec (*sicco pede*), comme Moïse la mer Rouge; il voudrait aussi connaître les noms de ces philosophes naturels si rares à qui Campanella se réfère dans le premier chapitre, ou bien le nom de la ville où avait été mise l'inscription blasphématoire *Pro falsariis* sous l'image des douze Apôtres, selon l'anecdote qui conclut le chapitre 14<sup>30</sup>. De telles questions révèlent que cette lecture se focalise surtout sur les analogies entre histoire sacrée et histoire profane, afin de situer la religion à l'intérieur d'un contexte exclusivement humain. Radicalement naturaliste est encore la lecture de l'auteur anonyme du *Theophrastus redivivus*, qui n'hésite pas à inclure dans cette somme athée de nombreux passages tirés de l'*Atheismus*, en les citant de façon tendancieuse, dans la mesure où il rapporte les argumentations des adversaires, omettant toute tentative de réponse et suscitant ainsi l'impression que l'auteur partage les arguments qu'il dit vouloir réfuter<sup>31</sup>.

À propos du deuxième chapitre, Daniel Morhof, en rappelant la disposition des objections et des réponses sur deux colonnes côte à côte, souligne que les réponses sont peu efficaces et assez faibles («non adeo sunt operosae, et paululum frigidiore»), et résume sa propre opinion en une heureuse formule:

<sup>28</sup> Pour les rapports entre Pucci et Campanella, voir G. Ernst, «'Sicut amator insaniens'. Su Pucci e Campanella», in *Faustus Socinus and his Heritage*, éd. L. Szczucki, Krakow, 2005, Polish Academy of Arts and Sciences, pp. 91-112.

<sup>29</sup> M.-P. Lerner, *Tommaso Campanella en France au XVII<sup>e</sup> siècle*, Naples, Bibliopolis, 1995, *sub voce* Naudé, et doc. n° 10.

<sup>30</sup> G. Naudé, *Epistolae*, Genevae, Widerhold, 1667, p. 262; G. Ernst, «Campanella 'libertino' ?», in T. Gregory *et al.*, *Ricerche su letteratura libertina e letteratura clandestina nel Seicento*, Atti del convegno di studio di Genova (30 ottobre-1 novembre 1980), Florence, La Nuova Italia, 1981, pp. 231-241.

<sup>31</sup> *Theophrastus redivivus*, éd. G. Canziani, G. Paganini, 2 vol., Florence, La Nuova Italia, 1981-82 (part. vol. II, *sub voce*); Ernst, «Campanella 'libertino' ?», cit., pp. 239-241.

«Campanella dans l'*Athéisme vaincu* a fait plus de nœuds qu'il n'en a desserrés» («plures nodos texuit quam solvit»)<sup>32</sup>. Certains érudits rapprochent le nom de Campanella de celui de Giulio Cesare Vanini, dont les déclarations contrites de soumission aux principes de l'Église ne sont qu'un masque pour faire circuler des arguments athées. Pour Gottlieb Spitzel, Campanella et Vanini sont des auteurs qui préparent de la chaux et des briques pour élever et non pour abattre les murailles de l'athéisme<sup>33</sup>. Ernst Salomon Cyprianus, dès la première version de sa vie de Campanella, affirme que l'*Atheismus* expose en pleine lumière des arguments des athées qui, dans leurs livres, ne sont pas aussi évidents et qu'il aurait mieux fait de les cacher, d'autant plus que, comme il le répète à son tour, souvent les réponses semblent assez faibles: «idque tanto magis quo frigidius non raro responsum est». «Et cette horrible inscription *Pro falsariis*, se demandait-il effaré, était-ce bien nécessaire de la faire émerger des ténèbres dans lesquels elle était plongée?»<sup>34</sup>.

Les soupçons d'athéisme se condensent dans un bon mot qui rebondit d'auteur en auteur, de page en page: au lieu de *Atheismus triumphatus* le livre devrait plus proprement s'intituler *Atheismus triumphans* et à ce propos Mathurin Veyssière de la Croze commente: «Campanella a donné de grands soupçons contre lui dans son *Athéisme mené en triomphe*, que quelques savants ont cru qu'il auroit pu intituler l'*Athéisme triomphant*. Il est certain que la religion est livrée dans cet ouvrage aux athées piès et poings liez»<sup>35</sup>.

D'autres lecteurs soulignent les affinités entre l'*Atheismus* campanellien et le mystérieux opuscule latin *De tribus impostoribus*, dont le seul titre, avec son allusion à l'imposture des trois religions monothéistes et de leur trois fondateurs, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet, sonnait comme le blasphème le plus impie; un opuscule 'diabolique', engendré par les flammes infernales et digne d'y faire retour, à propos duquel circulaient depuis longtemps des histoires et des soupçons: «le livre fantôme, le livre dont tout le monde parle avec effroi, que l'on

<sup>32</sup> D. G. Morhof, *Polyhistor literarius, philosophicus et practicus*, ed. secunda, Lubecae, sumptibus Petri Boeckmanni, 1714, t. 1, l. 1, cap. VIII (*De libris damnatis*), p. 73.

<sup>33</sup> T. G. Spitzel, *De atheismo eradicando*, Augustae Vindelicorum, apud Gottlieb Goebelum, 1669, p. 44.

<sup>34</sup> E. S. Cyprian, *Vita et philosophia Thomae Campanellae*, Amstelodami, apud Christianum Petzoldum, 1705, pp. 57-58; sur les diverses versions de l'oeuvre, voir M. Palumbo, «Ernst Salomon Cyprian, biografo di Tommaso Campanella», in *Laboratorio Campanella. Biografia. Contesti. Iniziative in corso*, éd. G. Ernst, C. Fiorani, Rome, L'Erma di Bretschneider, pp. 137-159.

<sup>35</sup> M. Veyssière de la Croze, *Dissertations sur l'athéisme et sur les athées modernes*, in Id., *Entretiens sur divers sujets d'histoire, de littérature, de religion et de critique*, Cologne, chez Pierre Marteau, 1711, p. 381.

attribue à tous les incrédules assez noirs pour mériter cet injurieux soupçon de l'avoir écrit, qui circule clandestinement, invisible et insaisissable comme la peste ou le choléra, et que son mystère rend plus redoutable; livre que personne n'a lu, mais dont tous savent le contenu»<sup>36</sup>.

Selon Deckherr, l'*Atheismus* voulait être une réponse à l'opuscule, mais, sous le prétexte de réfuter ses doctrines exécrables, obtient l'effet de les étaler, tout comme Juvénal, en fouettant dans ses *Satyres* les vices humains les plus ignobles, les a révélés à la chasteté des innocents<sup>37</sup>. Soupçons de crypto-athéisme mis à part, le rapprochement entre l'*Atheismus* et le *De tribus impostoribus* n'est pas entièrement injustifié. Campanella cite l'opuscule à plusieurs reprises, en commençant par la dédicace à Schoppe où, pour se disculper de l'accusation de l'avoir écrit – Campanella aussi était dans la liste noire des auteurs présumés – il affirme que le petit livre avait été imprimé en Allemagne trente ans avant sa propre naissance<sup>38</sup>. Dans les divers endroits où il en fait mention, il le considère comme le résultat athée du courant hérétique qui plonge ses racines dans une conception politique de la religion, laquelle, d'Aristote et d'Averroès, parvient à Machiavel. À partir du titre, l'*Athéisme* est présenté par son auteur comme un *Antimachiavellisme* et par conséquent comme l'antidote de l'opuscule athée par excellence<sup>39</sup>.

Cette hypothèse est d'autant plus convaincante que l'*Athéisme* semble répondre au défi le plus inquiétant de l'opuscule<sup>40</sup>, qui dénonce les fausses

<sup>36</sup> H. Busson, *La pensée religieuse française de Charron à Pascal*, Paris, Vrin, 1933, pp. 94-95. On ne doit pas confondre, comme on l'a fait souvent dans le passé, l'opuscule latin avec le *Traité des trois imposteurs*, tout à fait différent et inspiré par la philosophie de Spinoza, sur lequel il existe une bibliographie très vaste: voir *Heterodoxy, Spinozism, and free Thought in early-eighteenth-century Europe. Studies on the Traité des trois imposteurs*, éd. S. Berti, F. Charles-Daubert and R.H. Popkin, Dordrecht-Boston-London, Springer, 1996.

<sup>37</sup> I. Deckherr, *De scriptis adespotis, pseudoepigraphis et suppositiis coniecturae*, à la suite de V. Placcius, *Theatrum anonymorum*, Hamburgi, 1708, p. 51 (et aussi dans le *Theatrum*, p. 192).

<sup>38</sup> *L'Ateismo trionfato*, I, pp. 10-11: «Poi mi accusaro che io habbi fatto libro *De tribus impostoribus*, e quello fu stampato trenta anni prima che io nascessi».

<sup>39</sup> Pour le titre, voir l'Annexe, n° 1, pour les références de Campanella à l'opuscule, voir G. Ernst, «Religione naturale e impostura delle religioni. Contro il *De tribus impostoribus*», in Ead., *Religione, ragione e natura. Ricerche su Tommaso Campanella e il tardo Rinascimento*, Milan, Franco Angeli, 1991, pp. 105-133.

<sup>40</sup> Anonymus [Johann Joachim Müller], *De imposturis religionum (De tribus impostoribus). Von den Betrügereyen der Religionen*, hrs. von W. Schröder, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1999, pp. 99-140; pour de récentes interprétations du texte, voir S. Landucci, «Il punto sul *De tribus impostoribus*», *Rivista storica italiana*, CXII, 2000, pp. 1036-1071; G. Ernst, «L'enigma del *De tribus impostoribus*. Note di lettura», in

images de Dieu créées par les hommes, lesquels parlent de la divinité sur la base de leurs propres passions et préjugés. De plus, l'opuscule critique âprement toute révélation; chacun des fondateurs des trois religions monothéistes a imposé sa propre foi par des moyens tout à fait humains, ayant recours à la magie et à l'astrologie pour simuler les miracles; aux armes, pour exterminer les ennemis; aux liens présumés d'amour des hommes entre eux et avec Dieu. Mais, remarque l'auteur anonyme, les liens sociaux sont fondés sur des intérêts et des avantages personnels, et non sur l'amour fraternel; et de se demander, polémiquant contre le dogme du péché originel: comment peut-on dire qu'il est bon et miséricordieux d'un Dieu qui a donné à l'homme le don extrêmement dangereux de la liberté, en sachant d'avance qu'il en ferait un mauvais usage et ruinerait le genre humain dans sa totalité? Quel père aimant, quel ami véritable agirait de telle façon envers ses fils et ses amis?<sup>41</sup>

Dans son *Atheismus* Campanella réfute l'accusation d'imposture portée contre toutes les religions et affirme qu'il faut, pour faire les justes distinctions, définir des critères, s'inspirant de valeurs rationnelles et naturelles. Ceci lui permet de reconstruire l'image d'un Dieu qui ne veut pas être la projection anthropomorphe des passions et des besoins des hommes, mais l'expression d'une rationalité universelle. Campanella insiste sur les liens entre nature et religion, et sur la présence de Dieu en tout âge et en tout lieu, pour reconstruire une unité originelle qui n'est pas perdue à jamais; il se propose d'indiquer la voie qu'il faut suivre si on veut répondre de façon persuasive aux objections 'scandaleuses' qu'il cite hardiment dans son livre. Mais s'il les mentionne, ce n'est pas pour affaiblir ou se moquer de la religion, mais pour exhorter les hommes à élaborer des réponses plus profondes et plus élevées.

\*\*\*

## Annexe

### Sigles

**B** : Pise, 2004

**J** : Jena, UB, Ms Bos. Fol. 4

**R<sup>1</sup>** : Rome, 1630

---

*Filosofia e storiografia. Studi in onore di Giovanni Papuli*, 3 vol., Galatina, Congedo, 2008, vol. I, *Dall'antichità al Rinascimento*, éd. M. Marangio et al., pp. 127-148.

<sup>41</sup> Voir *De imposturis religionum*, pp. 104-105.

**R** : Rome, 1631

**P** : Paris, 1636

## 1. Titre de l'œuvre

### **B**

L'Ateismo trionfato overo Riconoscimento filosofico della Religione universale composto da [fra' Tommaso Campanella] contra l'anticristianesimo macchiavellesco

### **J**

Atheismus triumphatus, vel Recognitio Religionis universalis secundum communem philosophiam ex naturae arcanis, auctore F. T. C. ord[in]is Pred[icat]orum, contra Antichristianismum Macchiavellisticum

### **R<sup>1</sup>; R; P**

Ad Divum Petrum Apostolorum Principem triumphantem, Atheismus triumphatus, seu Reductio ad religionem per scientiarum veritates Fr. Thomae Campanellae, Sty-lensis Ordinis Praedicatorum, contra antichristianismum Achitophellisticum

## 2. Chap. 2

### **B, p. 22-23**

E la Religione di Giove e di Apollo durò più che dumila anni, e quella di Macometto 900 e va crescendo, e quella degl'hebrei 3200 e più. Alla quale tutte credeno l'altre per le maraviglie di Mosè, che predisse pur l'altre.

Si trova poi Cinghi, legislator di Tartari, haver passato il mare Caspio *sicco pede*, come Moisè coi suoi. Et a Romulo fiorio il dardo, come ad Aron la verga [Ov., *Metam.*, XV, 560-64; Nm 17, 23], et la potenza e miracoli e martirio di macomettani fanno grande argomento contra. Se noi diciamo che son bugie, essi de le nostre lo stesso.

### **J, c. 19r; R<sup>1</sup>, p. 6**

Religio Iovis et Apollinis 2000 annis perduravit; Macomettana 900 (984 R<sup>1</sup>) et adhuc crescit; Hebraica vero 3200 et pluribus, cui caeterae innituntur et testimonium perhibent ob mirabilia Moysi facinora, qui et alias praedixit vel praefiguravit.

Item invenio (ajunt R<sup>1</sup>) Cynghim, Tartarorum legislatorem, tranasse (transisse R<sup>1</sup>) cum suis Caspium mare sicco pede, sicut Moyses cum suis Erythraeum. Romulo quoque floruit hasta, sicut virga Aaron. Potentia quoque ingens et (+ jactata R<sup>1</sup>)



miracula et martyrium Macometanorum (+ et imperii augmentum R<sup>1</sup>) argumentum contra ingens faciunt (ingens faciunt pseudopoliticis argumentum R<sup>1</sup>). Quod nos si dicamus (si dicat Christianus R<sup>1</sup>) mendacia esse, dicent et ipsi de nostris (de Christianis R<sup>1</sup>) idem cum Iudaeis.

**R, p. 7 ; P, p. 10**

Religio Iovis et Apollinis 2000 annis perduravit; Mahomettana 984 et adhuc crescit; Hebraica vero 3200 et pluribus, cui caeterae innituntur et contestantur ob mirabilia Moysis facinora, qui et alias praedixit vel praefiguravit. Quod si dicat Christianus mendacia esse, dicent et ipsi de Christianis idem, cum Iudaeis.

### **3. Chap. 2**

**B, pp. 25-26**

Di più, viddi che quelli che difendon la religione con lo martirio e miracoli dell'antichi fundatori, non son atti a far miracoli, e molti si ne trovano finti, e non son atti a pigliar martirio: ma sono nemici de la croce e «terrena sapiunt» [Phil 3, 19]; predicano il cielo e si afferrano alla terra, come il zingaro: Guarda, compare, suso, e tu guardi, e ti piglia li danari dalla borsa. O come Diogene, che avendo fame sputava dentro la minestra, perché gl'altri la lasciassero, et esso poi solo si la trangugiava. Così paion li clerici, che predicano contro li dinari, contro la libidine, contro le ricchezze, contro gl'honori, et essi si li pigliano, et a tempo di tribulatione fuggono li guai, e li lasciano alle pecore loro, e pur si fan tener per santi. Onde è nato proverbio che «li santi moderni fan dubitar di vecchi», e che l'istorie di santi sian fraude, almeno in gran parte. Et invero chi è risoluto nella credenza, e si fida in tutto e per tutto di Dio, non può stimare né prezzar la vita, né altra cosa. Che se l'amor donnesco ti fa abandonar ogni cosa, e dì e notte andar cercando l'innamorata, assai più deve far l'amor divino del sommo bene, e della prima Bellezza.

Dunque questa gente che si appiglia al Mondo dà gran sospetto che non ci crede a quel che dice, e che n'inganna per suo commodo, e che noi entrando in religione siamo ingannati, e poi diventiamo ingannatori, e ci restiamo con l'uso de gl'altri, per ignorar meglio, o per li commodi nostri. *E tanto più che se mostri dubitare, subito sei brugiato come heretico; e non ci è chi sappia provarli quel che dice, sì non con parole fredde, insulse e minacciose, calde solo di spirito di superbia o di stoltitia, ma non di carità, di ragione viva; la quale fa in loro prima questo effetto, che in te volrian destare. Se poi ci è alcun veramente santo fra tanti falsi santi, non si può scorgere, perché si occulta da per sé: e perché stiamo nelle tenebre, tutti paremo di un colore.*

**J, cc. 21r-22r ; R<sup>1</sup>, p. 8**

Vidi praeterea eos qui defendunt religionem martyrio et miraculis primorum fundatorum ineptos esse ad miracula facienda, multaque ficta inveniri. Nec promptos esse ad martyrium, sed inimicos crucis et terrena sapere: praedicare coelum nobis, terram autem complecti sibi, sicut zingar: Suspice, dicit, compater, sursum. Tu suspicis, et ipse marsupium vacuat. Aut sicut Diogenes, dum esuriret, inspuebat in ferculum, ut alii illud sibi stomachantes relinquerent, ipseque postmodum transglutiebatur. Sic videntur (+ eis R<sup>1</sup>) esse clerici, qui praedicantes contra pecuniam, contra libidinem, contra honores, contra divitias eadem interim sibi adsciscunt; in tempore autem tribulationis fugiunt calamitates et ovibus suis eas relinquunt et tamen pro sanctis haberi volunt. Unde ortum est proverbium hispanicum: «Los santos modieranos me hacen mucho dudar de los viejos», et (ortum [...] viejos», et: orta est suspicio R<sup>1</sup>) quod historiae sanctorum falsae saltem ex parte sint. Nam revera qui certus est prorsus in fide, ac penitus et per omnia fiduciam habet in Deo, magni facere vitam aut (+ mundanas R<sup>1</sup>) res alias minime potest. Si enim muliebris amor cogit omnia relinquere, et die noctuque amasiam quaeritare, longe plus afficere debet divinus amor summi Boni primaeque pulchritudinis.

Gens ergo, quae mundanis inhiat rebus, suspectam se facit quod nihil credat iis quae praedicat, quodque nos decipiat in utilitatem suam, et quod nos religionem intrantes decepti existimus, deinde vero evadamus deceptores ac remaneamus propter consuetudinem aliorum, et quia melius quid aggredi ignoramus, aut propter commoda nostra ex religione comparata. *Eoque magis quod si quid dubitare ostendis, statim comburearis tanquam haereticus. Nec est qui sciat tibi demonstrare quae praedicat nisi verbis frigidis, insulsis et minacibus, calidis tantum spiritu superbiae et stultitiae, non autem charitatis et rationis vivae: quae peius in eis hunc pariat effectum, quem in te excitare vellent. Si vero quispiam revera sanctus est inter tot falsos sanctos, discerni non potest, quoniam ultro seipsum occultat*, et quia in tenebris sumus, cuncti unicolores videmur (Eoque magis quod ... videmur: Et quia in nocte saeculi sumus (ut Augustinus ait) unicolores, impii cuncti videmur R<sup>1</sup>).

**R, p. 12r-v ; P, pp. 17-18**

Vidi praeterea eos (inquit Politicus) qui defendunt Religionem martyrio et miraculis primorum fundatorum ineptos esse ad miracula facienda, multaque ficta inveniri. Nec promptos esse ad martyrium, sed inimicos crucis et terrena sibi cupere, sed laudare bonis caelestia. Idque in omni secta, nedum in religione christiana, ut Cardanus obstreperit. Zingaris honoratis sacerdotes comparantur, invitantibus ad coelum suspectum, dum marsupia evacuant. Sic Bongi et Marabuti et Bracmani et caeteri, persimiles Diogenis insipientis in ferculum, ut sodalibus stomachantibus solus voraret. Sic videntur Politico clerici nationum, ut olim Catoni flamines et Diogeni hierophantae, qui praedicantes (+ contra divitias R) contra libidinem, contra honores, eadem interim sibi adsciscunt; in tempore autem tribulationis fugiendo calamitates ovibus suis relinquunt, et tamen pro sanctis haberi volunt. Unde suspicionem indu-

cere conatur diabolus, quod historiae sanctorum veterum falsae saltem ex parte sint. Nam revera qui certus est prorsus in fide, ac penitus et per omnia fiduciam habet in Deo, magni facere vitam aut mundanas res alias minime potest. Si enim muliebris amor cogit omnia relinquere, et diu noctuque amasiam quaeritare, longe plus afficere debet divinus Amor summi Boni primaeque pulchritudinis.

Gens ergo, quae mundanis inhiat rebus, suspectam se facit quod non credat iis quae praedicat, quodque nos decipiat in utilitatem suam, et quod nos Religionem intrantes decepti existimus, deinde vero evadamus deceptores ac remanemus propter consuetudinem aliorum, et quia melius quid aggredi ignoramus, aut propter commoda nostra ex Religione comparata. Unde Aristoteles sacerdotium militibus veteranis pro quiete dat, sub praetextu divini cultus, quem vanum putavit. Et quia in nocte saeculi sumus (ut Augustinus ait) unicolores Mundo cuncti videmur.

#### **4. Chap. 14**

##### **B, p. 194**

Molti hebrei e turchi e mali christiani negano l'istorie del vangelo e degl'apostoli, e dicono che ci è falsità, e che nel tempo lungo pigliaro credito. Et in Fiorenza certi macchiavellisti posero le mitre alli apostoli in statua, e la frusta appresso, col titolo: *Per falsarii*.

##### **J, c. 115v**

Plurimi Hebraei et Turcae et falsi Christiani Evangelii historiam et Apostolorum negant, et falsitatem inesse autumant, et temporis diuturnitate fidem nactas esse. Et Florentiae quidam Macchiavellistae imposuerunt statuis Apostolorum mitras et flagellatorem carnificem post eos cum titulo italice: *Per falsarii*, hoc est: quia falsi testes.

##### **<sup>1</sup> p. 139 ; R, p. 139 ; P, p. 195**

Plurimi Hebraei et Turcae et falsi Christiani Evangelii historiam et apostolorum negant, et falsitatem inesse autumant, at temporis diuturnitate fidem nactas esse, quoniam in quadam civitate, quam nominare nolo, Macchiavellistae pictis apostolis flagellatis imposuerunt titulum: *Pro falsariis*.